our où, en 1893, j'ai retrouvé pour elle les appréciations d'Hippocrate et de Galien dont on ne se doutait plus de nos jours.

La fièvre intermittente parfaite, ou fièvre à sulfate de quinine, paraît, dans l'état actuel de la science, la seule justiciable, et justiciable à coup sûr, pour cinq jours au moins, d'un médicament.

Or, pour l'édification de ceux qui s'obstinent à pourchasser la fièvre, je ne saurais trop redire que justement, dans la seule affection dont on est maître *comme on veut et au jour que l'on veut*, la quinine est sans effet sur la température. Donnée au début de l'accès, même à la dose de deux grammes, elle n'en diminue en rien l'intensité ni la longueur.

Ce n'est donc pas sur les produits microbiens, cause immédiate de la fièvre, qu'elle agit, c'est sur le microbe lui-même évidemment, soit en le détruisant radicalement, soit en l'atténuant et amenant la succession des types à échéance de plus en plus éloignée : tierce, double quarte, quarte, quintance, sextane... preuve d'un affaiblissement de plus en plus marqué du germe.

Il est chimérique de vouloir atteindre, enrayer la fièvre, c'est le microbe lui-même qu'il faudrait atteindre et enrayer, problème que l'on s'est efforcé du reste de résoudre de plus en plus dans ces dernières années pour un certain nombre de microbes pathogènes et pyrétogènes, mais ce n'est pas, dans la diphtérie, par exemple, avec des antithermiques ou antipyretiques qu'on y est parvenu.

Et, si l'on y veut bien réfléchir, on reconnaîtra que, pour toutes les maladies fébriles bien connues, les fièvres éruptives, par exemple, la fièvre typhoïde, la pneumonie, l'érysipèle, etc., bon nombre d'observateurs attentifs ont renoncé à ces médications parce qu'il en ont reconnu la parfaite inutilité, sinon le danger.

Alors réserverait-on les antithermiques pour les fièvres qu'on ne connaît pas, suivant l'exécrable précepte de Celse : " *In anticipite plus valet anticeps remedium quam nullum*, " précepte qui a coûté la vie à tant de malheureux malades ?

La fonction pyrétogène des microbes n'est souvent que la plus secondaire de toutes, la moins importante. En est-il un exemple plus frappant que l'influenza, où la fièvre manque la plupart du temps sans que les accidents en soient pour cela moindres, comme Graves, ce clinicien émérite, l'avait déjà fait remarquer.

N'a-t-on pas cité des faits de pneumonies, de broncho-pneumonies, de fièvres typhoïdes, d'érysipèles... évoluant sans fièvre ?